

UNIVERSITÉ DE PARIS

LES DISCOURS DE PAUL

DANS

LE LIVRE DES ACTES

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 15 Juillet 1899, à 4 heures.

PAR

ADOLPHE SAHY

MONTAUBAN

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE J. GRANIÉ

3, Avenue Gambetta, 3

1899

LES DISCOURS DE PAUL

DANS

LE LIVRE DES ACTES

UNIVERSITÉ DE PARIS

LES DISCOURS DE PAUL

DANS

LE LIVRE DES ACTES

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 15 Juillet 1899, à 4 heures.

PAR

ADOLPHE SAHY



MONTAUBAN

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE J. GRANIÉ

3, Avenue Gambetta, 3

1899

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs :

MM. ED. STAPFER, Président de la soutenance.

A. SABATIER.

E. EHRHARDT.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

INTRODUCTION

Le livre des Actes est la suite du troisième évangile. Il forme avec lui un ouvrage bien rédigé, et l'identité d'auteur est manifeste pour tout lecteur non prévenu. On retrouve dans ces deux écrits adressés à un certain Théophile le même style, les mêmes locutions favorites et les mêmes idées dogmatiques. L'auteur des Actes reprend son récit au point où il l'avait précédemment suspendu, à l'ascension de Jésus-Christ, et, dès lors, « préoccupé de faire éclater le caractère universel du christianisme, il en suit pas à pas les conquêtes et les progrès ». Son livre se divise de lui-même en trois parties.

La première raconte les succès de la prédication des apôtres à Jérusalem (I-VIII). La seconde nous fait assister aux progrès de l'Évangile, qui est porté de la Judée en Samarie, et de Samarie au monde païen, jusqu'au moment où l'entrée des Gentils dans l'Église est légitimée, puis régularisée par une décision du concile de Jérusalem

(viii-xv). La troisième partie enfin, la dernière (xv, 35-xxviii, 31), nous donne un résumé de l'œuvre colossale entreprise par le grand apôtre. Paul est au premier plan. Comme le dit M. Sabatier, les missions païennes ont trouvé en lui leur héros, et l'histoire des progrès de l'Évangile vers l'universalisme où il tend dès l'origine se confond avec celle de l'apôtre lui-même. Quand ce dernier est arrivé à Rome, l'auteur conclut par une citation du prophète Ésaïe (vi, 9) pour justifier, d'une part, l'opposition des Juifs, et, de l'autre, la soumission des Gentils à l'Évangile. Quelques-uns se sont étonnés de voir notre livre arrêté brusquement, avant le martyre de Paul, et ils se sont demandé si l'auteur n'avait pas l'intention d'ajouter un troisième chapitre à son ouvrage. On a répondu que l'auteur avait réalisé son plan, qui était de faire prévaloir la doctrine libérale et de prouver que Paul avait réalisé l'universalisme évangélique en accord avec les douze apôtres et la majorité de la primitive Église. Si donc l'auteur des Actes a atteint son but et s'il dépose la plume, ce n'est apparemment pas pour la reprendre.

Notre livre a la même tendance et le même caractère que l'Évangile. De plus, c'est avec lui le seul de tout le Nouveau Testament où nous puissions prendre sur le fait le travail littéraire de l'auteur. Dans ses deux écrits, notre historien travaille sur des sources. Il en a au moins trois à sa disposition. Notons d'abord : 1° une *source*

judéo-chrétienne, relative aux débuts de l'Église de Jérusalem et aux premières prédications de Pierre; ensuite, 2° une *source hellénistique*, où se trouvaient racontées l'activité des sept diacres, et en particulier celle d'Étienne et de Philippe; enfin, 3° la *source paulinienne*, la *source nous*, qui comprenait des notes biographiques sur le grand apôtre, lesquelles notes émanaient d'un de ses compagnons de voyage.

Ces sources n'ont pas toute la même valeur. La première rapporte des événements écoulés déjà depuis des années; la légende s'y mêle à l'histoire. Avec la seconde, on se sent sur un terrain plus ferme. Mais c'est surtout avec la source *nous* que nous entrons en pleine histoire: le merveilleux en est absent, ou à peu près; l'élément théologique ou ecclésiastique n'y paraît pas; il ne s'agit guère que de détails de voyage, mais le récit gagne en netteté et en précision ce qu'il perd en ampleur. Le *nous* apparaît pour la première fois Actes xvi, 10-17, et revient xx, 5-15; xxi, 1-18; xxvii et xxviii, 1-16. Ces fragments, M. Sabatier les attribue à un témoin oculaire qui serait Macédonien¹.

Et maintenant, il est certain que l'auteur des Actes n'a pas reproduit ses sources telles quelles, qu'il les a souvent combinées, fondues dans un récit nouveau, qu'il y a même ajouté. Ainsi, pour

1. Cf. *Encyclopédie Lichtenberger*, art. Actes des Apôtres.

ne parler que de ce qui touche directement à notre travail, les discours de Paul dans les Actes portent d'un bout à l'autre le caractère du style, des idées, de la théologie de Luc. Celui-ci trouvait dans ses sources des commencements de discours, des indications, et il ne pouvait résister à la tentation — qui venait de son propre génie et de sa foi — d'achever ces discours, d'en développer le cadre et souvent la pensée. Peut-être ne comprit-il pas toujours et complètement son maître. Cependant, il faut lui savoir gré de nous avoir conservé ces sources que nous avons nommées, que nous pouvons atteindre aujourd'hui et qui nous permettent d'apprécier en une certaine mesure l'œuvre immense accomplie au nom de l'Évangile.

OUVRAGES CONSULTÉS

E. BARDE, *Commentaire sur les Actes des Apôtres*. Lausanne, 1899.

E. BEURLIER, *Saint Paul et l'Aéropage*. (Extrait de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. I, 1896, p. 344-366.)

F. BONIFAS, *Essai sur l'unité de l'enseignement apostolique*. Paris, 1865.

L. BONNET, *Le Nouveau Testament*, 2^e édition, 1880, *Commentaire sur les Actes*.

J. BOVON, *Théologie du Nouveau Testament*, t. II : *l'Enseignement des apôtres*. Lausanne, 1894.

A. COQUEREL, *Biographie sacrée*. Paris, s. d.

Encyclopédie de Lichtenberger, art. *Actes des Apôtres*, par A. SABATIER, 1877.

G. FULLIQUET, *La pensée religieuse dans le Nouveau Testament*. Genève, 1893.

E. MÉNÉGOZ, *Le Péché et la Rédemption d'après saint Paul*. Paris, 1882.

E. DE PRESSENSÉ, *Les trois premiers siècles de l'Église chrétienne : le Siècle apostolique*. Nouvelle édition, 2 vol., 1888 et 1889.

E. RENAN, *Les Apôtres*. Paris, 1866. — *Saint Paul*. 1869.

E. REUSS, *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*, 3^e édition. Strasbourg, 1864. — *La Bible*, Histoire apostolique. Paris, 1876.

A. SABATIER, *L'Apôtre Paul*, 3^e édition. Paris, 1896.

L. SCHNELLER, *L'Apôtre Paul et le Monde ancien*. Genève, 1898.

E. ZELLER, *Die Apostelgeschichte*. Stuttgart, 1854.

CHAPITRE PREMIER

LES DISCOURS MISSIONNAIRES

Avant d'être le dialecticien des grandes épîtres, Paul fut l'illustre apôtre, le missionnaire conquérant dont Luc nous rapporte la prodigieuse activité. Il ne faut pas l'oublier, « la prédication orale devait précéder partout la prédication écrite, et les soucis de la fondation des églises, aller avant ceux de leur édification ou de la polémique¹ ». Les Actes nous instruisent à ce sujet et ils nous ont conservé quelques discours qui peuvent nous aider à caractériser la méthode en même temps que le fond de l'enseignement paulinien primitif.

Personne, il est vrai, ne croit plus aujourd'hui que les discours mis par l'auteur du livre des Actes dans la bouche de Paul reproduisent littéralement la parole de l'apôtre. Comme le fait remarquer M. Reuss, le plus long de ces discours

1. A. Sabatier, *L'Apôtre Paul*, 3^e éd., p. 83.

n'aurait pas duré cinq minutes, ce qui n'aurait pas suffi pour initier un auditoire peu préparé à des idées plus ou moins nouvelles, et ce qui n'était d'ailleurs guère dans les habitudes des prédicateurs (Actes xx, 7). Mais, par contre, on ne trouve pas beaucoup de théologiens qui n'y voient que de libres compositions sans valeur historique, qui ne les considèrent que comme de purs exercices de rhétorique tels que nous en offrent certains historiens grecs ou latins. On est presque unanime à affirmer que ces discours sont des résumés plus ou moins fidèles de la première prédication chrétienne, des ébauches où perce çà et là l'accent inimitable de la voix de Paul.

Dès lors, le terrain sur lequel nous allons nous mouvoir est assez sûr, bien qu'il ne soit pas partout également riche et fécond. La pensée de l'apôtre apparaît parfois un peu terne dans le livre des Actes, sans doute parce qu'elle est reflétée à travers l'esprit d'un autre, parce qu'elle est traduite et qu'une traduction ne peut rendre le mouvement, la vie d'un orateur, mais aussi — et avant tout — parce que cette même pensée de l'apôtre, si pleine d'élan et si laborieuse, n'est pas arrivée à son terme dès le premier jour. D'abord effacée, elle est allée se développant organiquement et comme d'elle-même, à mesure que les événements, en se succédant, appelaient des solutions nouvelles. Paul, en effet, ne précisa plusieurs points essentiels de sa doctrine qu'en face de

théories hostiles et d'erreurs qui l'obligèrent, par contraste, à établir dialectiquement ses propres vues. De là le caractère en apparence effacé — mais non banal — des plus anciennes prédications prononcées par l'apôtre.

Au début, avons-nous dit, la pensée de l'apôtre est comme enveloppée en elle-même, s'exprimant dans les formes générales et oratoires de la prédication. Elle ne peut encore avoir le caractère dialectique que la lutte lui donnera. Toutefois, elle ne demeure pas stationnaire : elle marche, aiguillonnée par le succès, fécondée par l'expérience¹.

§ 1^{er}. — A Antioche de Pisidie.

(Actes XIII, 17-42).

Paul et Barnabas reçurent de l'Église d'Antioche la mission d'évangéliser les païens. Ils passèrent par l'île de Chypre pour gagner l'Asie-Mineure. Nous les trouvons alors le plus souvent dans les synagogues où il est particulièrement facile d'annoncer la parole de Dieu ; la chaire y est ouverte à tout le monde, et les Juifs semblent devoir être les premiers à entendre proclamer le salut messianique qui fut, à l'origine,

1. A. Sabatier, *op. laud.*

une promesse nationale; sans compter que beaucoup de païens s'y trouvent très accessibles à la prédication évangélique dès que celle-ci leur offre une foi religieuse indépendante du rite judaïque.

A Antioche de Pisidie, Paul s'adresse à des Juifs. Son discours (Actes xiii, 17-42) porte la marque de sa rédaction. Telle expression trahit une plume étrangère à celle de l'apôtre, par exemple celle qui se lit au verset 17 : ὁ Θεὸς τοῦ λαοῦ τούτου Ἰσραήλ; jamais le disciple de Gamaliel ne se serait pour ainsi dire mis en dehors du peuple auquel il était si fier d'appartenir.

Certains détails historiques ne peuvent émaner de l'apôtre. Ainsi, comme le remarque M. Reuss, les 450 ans des Juges, adoptés aussi par l'historien Josèphe, sont incompatibles avec la chronologie consignée dans 1 Rois vi, 1 et qui n'accorde à la période des Juges que 330 ans environ. De même, les 40 ans de Saül ne sont indiqués nulle part dans l'Ancien Testament; ils appartiennent également à la tradition de l'école, adoptée aussi par Josèphe¹ (Cf. Actes xiii, 20 et 21).

Au verset 25 de notre chapitre, Paul rappelle le témoignage que Jean opposait à ceux qui le prenaient pour le Messie (cf. Luc iii, 15-18). Ici, le rédacteur se reporte manifestement à son premier ouvrage, à son évangile. Il devait avoir sous

1. Reuss, *Histoire apostolique*, p. 147.

les yeux un document antérieur qu'il a recopié, mais en l'arrangeant, voire même en le modifiant. Le début du discours trahit la plume qui a fait parler Étienne, et à propos de la résurrection nous voyons reproduite l'argumentation de Pierre. Néanmoins, on ne saurait nier de façon absolue l'originalité de la pensée ainsi traduite, et, si l'on touche du doigt en quelque sorte le procédé du rédacteur, on ne peut se refuser à voir la marque puissante et géniale du maître. D'ailleurs, il est juste de noter que le style même de Paul se trahit par endroits. Ainsi, au verset 25, l'apôtre parle de Jean qui *achève sa course* (ἐπλήρου τὸν δρόμον). C'est là une expression qui lui est exclusivement propre. Luc lui-même ne s'en sert jamais.

Plus loin, au verset 39, où il s'agit de justification, la phrase employée ne saurait être plus paulienne. D'abord, la forme grammaticale rappelle tel autre passage de l'épître aux Romains (Rom. xv, 18). En second lieu, chaque terme est du nombre de ceux dont l'apôtre use le plus volontiers : ἡδυνήθητε ἐν νόμῳ (cf. Rom. viii, 3); δικαιωθῆναι, construit avec ἀπὸ (cf. Rom. vi, 7); l'expression générale et universelle πᾶς ὁ πιστεύων (Rom. i, 16; iii, 22).

La première partie du discours est historique, comme l'avait été l'apologie d'Étienne; mais ici les faits sont groupés à la lumière d'une autre idée, c'est la même histoire exposée à un point de vue nouveau. Étienne, lui, voulait prouver la ré-

bellion du peuple israélite; Paul, au contraire, fait ressortir à grands traits le développement organique de la promesse. Or, se demande M. Sabatier, n'est-ce pas une conception essentiellement paulinienne que de résumer toute cette histoire dans l'idée de la promesse?

Aussi voyons-nous Paul passer sans transition de David, l'ancêtre du Messie, à Jean-Baptiste, le précurseur immédiat de Jésus-Christ (xiii, 23, 24). Arrivé à l'histoire évangélique, il l'explique à la lumière des prophètes (v. 25-37). On sait que si l'Ancienne Alliance, aux yeux de l'apôtre, avait pris fin comme institution de salut, elle grandit d'autant plus dans son esprit comme préparation au salut. A la loi déclarée impuissante (v. 39) l'apôtre oppose la promesse réalisée en Christ (v. 32). Pour lui, tout est prophétie dans l'histoire du peuple de Dieu.

Après avoir parlé du fils de Jessé avec une grande vénération (v. 22), Paul en vient de la manière la plus naturelle au grand sujet de son discours qui était d'annoncer le Sauveur. Or, ce Sauveur a été suscité à Israël en vertu d'une promesse, et il est mort également pour réaliser une prophétie. « Ici, les détails peuvent bien être pris du troisième évangile; on remarquera cependant que Paul ne dit rien de l'activité publique du Sauveur. Il insiste uniquement sur trois points : les souffrances et la mort, l'ensevelissement, la résurrection, c'est-à-dire ceux-là mêmes qui sont

particulièrement relevés dans I Corinthiens xv, 3 et 4 où l'apôtre donne un résumé de sa prédication apostolique. Relevons surtout l'indication, étonnante dans cette série, du moment intermédiaire de l'ensevelissement, qui n'a pas d'importance dans la prédication des autres apôtres, mais qui a une valeur essentielle dans la conception éthique de la foi et, du baptême chez Paul' » (Rom. vi, 3, 4).

Ce ne sont là, à vrai dire, que des indications, qu'un simple résumé de l'histoire évangélique, et ce résumé suffit aux lecteurs de notre livre; mais nous devons le supposer bien autrement développé pour l'instruction d'un auditoire à qui ces faits étranges n'avaient point encore été racontés.

Au verset 27, une difficulté grammaticale a arrêté nombre d'exégètes. La conjonction γὰρ a été diversement interprétée. Paul présente à ses auditeurs la parole du salut comme *leur* étant adressée plus spécialement, — et cela, d'après Meyer, parce que les Juifs de Jérusalem auraient méconnu Jésus. Le γὰρ indiquerait le motif pour lequel le salut est annoncé aux Juifs d'Antioche, et nous aurions ici l'idée positivement exprimée ailleurs par l'auteur de l'épître aux Romains (Rom. ix et ss.) que le salut arrive au monde païen, parce que la nation à laquelle il était promis d'abord le refuse (cf. v. 46). Mais, comme l'ob-

1. A. Sabatier, *op. laud.*, p. 90.

serve de Wette, ce n'est pas là la raison pour laquelle ce salut est annoncé aux auditeurs actuels de Paul, auxquels il serait parvenu en tout cas.

D'un autre côté, M. Reuss fait observer que l'auditoire de l'apôtre, à Antioche, se composait en majorité de Juifs et que Paul ne pouvait ignorer l'existence, à Jérusalem, d'une communauté chrétienne. Aussi l'éminent théologien voit-il dans notre verset la transition de ce qui a été dit sur les prophéties messianiques de l'Ancien Testament et sur la prédication de Jean-Baptiste aux faits historiques relatifs à Jésus. « Ainsi considérées, ces paroles donnent facilement le sens suivant : ces promesses et prédictions se sont aujourd'hui accomplies, c'est la génération présente (Actes II, 39), c'est vous qui aurez à en recueillir le bénéfice¹ » (cf. v. 32).

L'apôtre, dans ce discours d'Antioche, insiste sur la résurrection du Christ. Nous verrons qu'il la proclame sans cesse. Pour en établir la certitude, il la montre fondée sur le témoignage des disciples qui ont suivi le Maître dès le début de son ministère, et surtout il invoque les promesses de l'Ancien Testament que cette même résurrection lui paraît avoir accomplies. A ce propos, il cite la parole qu'avait utilisée précédemment saint Pierre (v. 35), ce qui d'ailleurs n'a point lieu de nous surprendre.

1. Reuss, *La Bible*, p. 147.

Notre texte, avec l'interprétation qu'on en donnait, était tout indiqué en pareil cas; c'était sans doute un des *dicta probantia* de la prédication chrétienne, et l'on peut supposer que plus d'une fois les apôtres en firent usage devant le peuple.

Le passage du Psaume xvi, 8-11 ne peut être appliqué à David, qui a vu la corruption. De plus, Paul allègue le Psaume deuxième où il est question d'un fils de Dieu, d'une manière générale. Or, Jésus, par sa résurrection, a été établi Fils de Dieu; c'est donc lui que désigne cet autre psaume.

Enfin, à l'appui de son affirmation, il cite, d'après la version grecque, cette parole d'Ésaïe qui se lit au chapitre lv, verset 3, et suivant laquelle la promesse formulée au psaume deuxième serait réalisée. Il y a, en hébreu, *les grâces de David qui sont véritables ou assurées* חסדיו דוד הנאמנים; ce sont précisément les promesses mentionnées au verset 23 et dont on reconnaîtra l'accomplissement à ce signe donné dans le Psaume xvi : « La démonstration théologique se fait exclusivement au moyen de l'exégèse, et d'une exégèse qui s'en tient à la lettre sans se préoccuper du contexte. »

Comme le dit M. Sabatier¹, Paul lit les livres de l'Ancien Testament avec les yeux d'un chré-

1. A. Sabatier, *op. laud.*, p. 73.

tien et la pénétration d'un rabbin. Le texte se transfigure. Au delà du sens littéral apparaît lumineux le sens spirituel. Ainsi va naître et se développer une riche typologie qui illustrera et appuiera toutes les démonstrations de l'apôtre. Cette typologie dut en effet tenir une grande place dans sa prédication missionnaire; les exemples en sont rares dans ses épîtres.

A en croire notre maître, « il faut voir dans cette typologie autre chose qu'une accommodation extérieure à la manière de penser des Juifs, ou une simple illustration littéraire. Elle est inhérente à la pensée même de Paul et en fait partie intégrante. Cependant, il ne faudrait pas aller jusqu'à dire, avec Baur, que l'Ancien Testament était, aux yeux de Paul, l'unique source objective de la vérité, l'unique point d'appui extérieur de sa foi religieuse. Saul de Tarse avait trouvé, dans la personne de Jésus, une révélation plus complète et plus haute. Non, ce n'est point de l'Ancien Testament que l'apôtre tire, au moyen de sa méthode allégorique, le fond même de sa pensée. Si sa foi dépend de son exégèse, son exégèse dépend bien plus de sa foi... »

Il nous reste à étudier la troisième partie de notre discours, la partie subjective, celle où éclate le mieux la pensée de Paul (v. 38-41). Ni la théorie de l'expiation, ni celle de la justification par la foi ne s'y trouvent assurément. « Le germe pourtant est là : διὰ τούτου ὑμῖν ἄφεσις ἁμαρτιῶν καταγ-

γέλλεται. Ces mots : διὰ τούτου ne se rapportent pas à καταγγέλλεται, ce qui ne donnerait aucun sens, mais bien à ἄφεσις ἁμαρτιῶν¹. » La rémission des péchés est attachée, ici, à la mort et à la résurrection même de Jésus, en qui et par qui la rédemption est objectivement réalisée. Elle est aussi une pleine et absolue justification : *Quiconque croit en Jésus est justifié de tout ce dont la loi mosaïque n'a pu vous justifier*. La justification par la foi, comme le fait remarquer M. Sabatier, est ici présentée sous sa forme négative. C'est sous cette forme que cette idée a dû naître d'abord dans l'esprit de Paul. Elle traduisait ainsi fort bien l'expérience qu'il avait faite lui-même de l'impuissance de la loi.

Zeller a raison lorsqu'il écrit : « *Quiconque n'aurait pas connu d'autre part la doctrine de la justification, n'aurait pu s'en rendre compte par cette fugitive allusion.* » Mais il ne s'ensuit point que l'authenticité du discours doive en être infirmée. Paul n'avait pas encore entièrement formulé la doctrine qu'il développera plus tard dans ses grandes épîtres et qu'il ne vient que d'esquisser. N'oublions pas qu'il est au début de son apostolat, que l'ampleur et la décision du dogme s'affirmeront à la fin.

L'apôtre prêche d'abord l'Évangile à ses compatriotes, mais il rencontre une telle opposition

1. A. Sabatier, *op. laud.*, p. 90.

qu'il doit se tourner vers les Gentils (Actes xii, 45 et 46). « Cette double expérience, souvent répétée, de l'incrédulité obstinée des uns et de l'ouverture de cœur des autres, faisait naître peu à peu dans son âme la conviction que le royaume de Dieu serait transféré du peuple juif aux peuples païens, conviction absolument opposée à l'espérance que les apôtres de la circoncision, restés en Palestine, aimaient à caresser. Paul assistait à une nouvelle et radicale évolution du plan de Dieu. L'expérience, en se généralisant, lui apparaissait naturellement comme la manifestation d'une loi divine, qu'il traduira et formulera plus tard dans l'épître aux Romains. En même temps, il prenait une conscience plus claire de sa vocation spéciale d'apôtre des Gentils¹. »

Les obstacles accumulés sur leur chemin par ceux-là mêmes qui auraient dû les encourager obligent Paul et Barnabas à quitter la Pisidie. Nos vaillants pionniers pénètrent en Lycaonie ; il semble que leur œuvre doive y remporter plus de succès ; de fait, le terrain paraît moins ingrat, mais, hélas ! la haine de Juifs impies, diaboliquement jaloux (cf. v. 45), ne désarme pas : elle les poursuit jusqu'à Icone, et même jusqu'à Lystre, où cependant un miracle de Paul a tellement enthousiasmé la foule que ce dernier et son compagnon ont toutes les peines du monde pour

1. A. Sabatier, *op. laud.*, p. 92.

l'empêcher de leur offrir un sacrifice (Actes xiv, 1-18).

§ 2. — A Lystre.

(Actes xiv, 15-19.)

Les apôtres Paul et Barnabas ont affaire à des païens : ils ne peuvent donc plus, pour être entendus, se tenir sur le terrain historique. Nous les voyons chercher un autre domaine plus favorable, s'adresser ici à la nature. Un peu après, devant un auditoire plus cultivé, mais tout aussi idolâtre, Paul s'adresse à la philosophie.

A Lystre, tout l'effort du discours semble se résumer sur un seul point : le monothéisme. L'orateur veut établir, par des arguments solides, l'unité de Dieu. Il affirme la création et la Providence. Nous n'avons là évidemment qu'une « esquisse de discours », peut-être celle-là même que le rédacteur des Actes trouve en consultant ses sources. Celles-ci, en effet, devaient renfermer de courtes indications, de simples thèmes, sur lesquels l'apôtre lui-même exécutait de riches variations.

A voir la brièveté des développements que nous lisons dans les Actes, et souvent leur pauvreté, il est bien difficile de supposer que le rédacteur ait eu sous les yeux autre chose qu'une pâle ébauche ou qu'un plan très sommaire. D'autre part, peut-

on s'imaginer que l'apôtre s'en soit tenu aux quelques affirmations que le livre des Actes reproduit ? En face d'auditeurs si neufs à tous les points de vue, si ignorants, ne s'imposait-il pas, au contraire, que chaque vérité fût longuement exposée, expliquée, pour pouvoir être d'abord comprise, puis assimilée ? L'argumentation du discours prononcé à Lystre est foncièrement paulinienne. Elle est presque identique à celle du discours d'Athènes et conforme aux déclarations de Romains 1, 18, 20.

Dieu, qui se révèle dans la conscience de l'individu, se révèle aussi dans et par ses œuvres. Les hommes n'ont qu'à ouvrir les yeux, la nature les enseignera, elle leur manifestera, d'une façon tangible, le Créateur qu'ils oublient et à qui n'agrément ni les sacrifices, ni les holocaustes. Au reste, partout où est proclamé l'Évangile du Christ, c'est l'arrêt de mort prononcé contre toute religion vaine et superstitieuse. En Europe comme en Asie, en Asie comme en Europe, les idoles devront être renversées.

Et Paul aide à cette œuvre d'assainissement moral ; il est à la fois l'instrument qui agit et le maître, l'inspirateur qui dénonce le mal ou qui le prévient. Une nuit, à Troas, l'apôtre a une vision : c'est le cri de détresse du Macédonien qui demande à être secouru. Paul n'est pas homme à hésiter, si tôt que la voix de Dieu se fait entendre. Il descend à Philippes avec Silas et

l'auteur de la source *nous* qui vient d'entrer en scène (cf. xvi, 10).

A Philippes, Paul et Silas instruisent une marchande de pourpre, Lydie, convertissent une servante devineresse, et enfin sont jetés en prison. Là encore, Dieu agit en eux et par eux : le geôlier se jette à leurs pieds et trouve la paix dans sa foi au Seigneur Jésus. Après leur mise en liberté, nos deux missionnaires se rendent à Thessalonique, où Paul explique aux Juifs, dans leur synagogue, les Écritures et ce qui concerne le Christ. On voit combien peu l'apôtre des Gentils se désintéresse de ses coreligionnaires : toujours il est l'objet de leurs persécutions et toujours il tente de les ramener au Dieu de Jésus (cf. xvn, 2 et ss.).

A Bérée, son ministère auprès de ses compatriotes eut plus de succès (cf. xvn, 10 et ss). Cependant, ceux de Thessalonique viennent le compromettre, et Paul est obligé de partir seul pour Athènes, où il devra combattre le paganisme dans ce qu'il a à la fois de plus frivole et de plus raffiné. Il coudoie à chaque instant des philosophes, des stoïciens, des épicuriens ou des désœuvrés qui ne passent leur temps qu'à dire et écouter des nouvelles... Il répond aux objections des uns, aux sarcasmes des autres ; cependant, il s'étonne de rencontrer en aussi grand nombre des temples, des monuments et des autels aux inscriptions diverses : celui-ci est élevé à la

Pitié, celui-là à un dieu inconnu. Et il nous semble voir l'apôtre frémir intérieurement de cette indignation qu'il a peine à contenir et annoncer d'autant plus hardiment le message libérateur qui lui a été confié.

Son témoignage est diversement accueilli par ceux qui l'entendent. Les uns ne reconnaissent en Paul qu'un semeur de mots, un σπερμολόγος; les autres croient qu'il annonce un nouveau couple divin, Ἰησοῦς καὶ Ἀνάστασις, Jésus et la Résurrection. Sur la nature de cette Anastasis, dont le nom est associé à celui de Jésus, on veut avoir de plus amples explications, et l'on entraîne « le héraut de nouvelles divinités » loin du tumulte de l'Agora, en un lieu solitaire où l'on pourra suivre aisément l'exposition d'une si étrange doctrine. La colline de Mars, à cet effet, était tout indiquée, et c'est de là, en face de l'Acropole, que Paul va faire entendre sa voix plus belle et plus puissante que toutes celles qui ont retenti dans l'illustre métropole de la bouche des plus grands philosophes et des plus grands poètes.

§ 3. — Discours d'Athènes.

(Actes xvii, 22-32.)

« Si des sentiments d'indignation ont rempli l'âme du grand apôtre, il ne leur donne point

essor maintenant, non pas même à sa tristesse. » Il a bien constaté l'idolâtrie des Athéniens, mais il veut y reconnaître quelques vestiges au moins d'une religion véritable, « l'expression grandiose du besoin qui pousse tous les peuples de la terre vers le ciel¹ ».

M. Sabatier voit dans le discours d'Athènes, comme dans celui de Lystre, auquel le premier peut bien se rapporter, un effort et un essai de comprendre le paganisme et son histoire au point de vue de la révélation nouvelle, une ébauche de cette philosophie de l'histoire que l'apôtre achèvera plus tard. « Ici, dit-il, le paganisme est saisi dans sa valeur positive (il n'est pas considéré comme une pure négation de la piété); il rentre par ce côté dans le plan de salut préparé par Dieu à toute l'humanité. »

« Le Dieu que Paul annonce, c'est ce Créateur que les idolâtres adorent sans le connaître, cet être souverain qui ne saurait habiter dans des édifices faits de main d'homme, puisqu'il donne à tous la vie, la respiration et toutes choses (cf. xvii, 25).

« Dieu a fait d'un seul sang toutes les nations. Il n'est pas seulement le Dieu des Juifs, il est aussi celui des païens (Rom. iii, 29). Sa providence n'a pas seulement dirigé les destinées d'Israël, mais encore celles des nations païennes,

1. Bovon, *Théologie du Nouveau Testament*, II, p. 98.

ayant déterminé le lieu, le temps et les frontières de leur habitation sur la terre. » Leur marche, sans doute, se faisait comme à tâtons, dans les ténèbres. Elles n'en allaient pas moins vers un but posé par Dieu même.

« Dans le plan divin, parallèlement à l'histoire d'Israël, se déroule celle du paganisme, et toutes deux viennent aboutir à la croix de Jésus-Christ. Ainsi s'exprime l'universalisme du nouvel évangile, et se dessine, dans l'esprit de Paul, ce grand plan historique qu'il exposera dans l'épître aux Romains¹. »

Dieu n'est pas loin de chacun de nous, il est en nous. Nous sommes sa race². Comment croire, dès lors, qu'on puisse le représenter avec de l'or ou de la pierre et qu'on puisse le servir autrement qu'en esprit, lui offrir mieux qu'un cœur contrit et brisé ?

Paul allait poursuivre... mais il fut interrompu sitôt qu'il voulut parler de résurrection. « Les Grecs, dit M. de Pressensé, ont écouté l'apôtre aussi longtemps qu'il s'est tenu dans les généralités philosophiques, mais ils ne peuvent supporter la moindre allusion à un jugement à venir. La doctrine de l'immortalité était aussi contraire au

1. A. Sabatier, *op. laud.*, p. 94.

2. Cette idée, quelques poètes païens l'ont déjà exprimée : ainsi Aratus de Tarse, dont l'apôtre cite un fragment de vers, et le stoïcien Cléanthe.

panthéisme stoïcien qu'à l'athéisme épicurien. Il était naturel qu'à son premier contact avec l'austère religion de Jésus-Christ, le paganisme grec se dérobat à ses appels et cherchât son refuge dans sa frivolité gracieuse. Il se retire avec le sourire du dédain et retourne aux distractions de la place publique¹... ».

M. Martha, dans son beau livre : *Les Moralistes sous l'Empire romain*, a également une page sur l'effet oratoire du grand missionnaire que nous croyons intéressant de citer : « Les Athéniens espéraient une belle fête oratoire et des nouveautés piquantes. On prend l'apôtre pour un de ces philosophes à figure austère, pauvres, errants, qui ne manquaient pas de passer par Athènes pour consacrer leur gloire devant les juges les plus compétents. Il est sollicité à publier sa doctrine, comme plus tard, aux jeux olympiques, Dion Chrysostôme, malgré ses haillons, sera contraint par les instances du peuple à prononcer un discours sur les attributs de Jupiter. On écoute d'abord, non sans faveur, ce philosophe prêcheur de nouvelle espèce annonçant le Dieu inconnu avec une véhémence si peu étudiée; on paraît même sensible à la beauté de ses divins emportements. Mais quand il vient à parler de la résurrection des morts, les assistants, désap-

1. Ed. de Pressensé, *Les trois premiers siècles de l'Église chrétienne*, t. II, p. 299.

pointés, se moquent... Ainsi, la plus belle des scènes chrétiennes n'a été, pour les Athéniens, qu'une représentation oratoire manquée. A leurs yeux, Paul n'était qu'un sophiste voyageur, de tous les sophistes le plus étrange¹. »

La représentation est « manquée », nous le voulons bien, mais le trait lancé par l'apôtre ne sera néanmoins pas perdu. Proclamer le Dieu véritable, c'est prononcer la sentence de mort du polythéisme, et cette sentence est sans appel.

En parlant des deux discours de Lystre et d'Athènes, assurément plus originaux que celui d'Antioche, M. Sabatier fait remarquer qu'ils ont moins éveillé les soupçons de la critique. Celui d'Athènes surtout, dit-il, est d'un tour oratoire si exquis et d'une profondeur de vue si admirable, qu'on ne peut guère se refuser à y reconnaître le souffle du maître.

Pour Baur et son école, au contraire, il va sans dire que l'auteur des Actes a forgé de toutes pièces ce discours. Zeller y voit une composition tardive, rédigée sur le modèle du discours d'Étienne (au moins en partie). La scène de l'Aréopage ne serait même pas un événement bien sûr; l'écrivain aurait cédé au désir préconçu de combiner certains effets oratoires. Il aurait adroitement changé le cadre, remplacé le sanhédrin et la couleur juive

1. C. Martha, *Les Moralistes sous l'Empire romain*, édit. in-8°, p. 344.

par l'Aréopage et la couleur grecque, et retransché les traits empruntés à l'Ancien Testament. De fait, l'apôtre sait que si l'on convainc les Juifs par les prophéties et par d'autres preuves tirées des saintes Écritures, on persuade les Gentils par des raisonnements plus simples ou plus subtils (selon leur capacité) et par l'autorité de leurs poètes.

Athènes était devenue, à l'époque romaine, une véritable ville universitaire. C'est là que les jeunes gens des meilleures familles du monde gréco-romain venaient s'initier aux secrets de la rhétorique et assister aux leçons des philosophes. Plusieurs d'entre eux durent être au rang des auditeurs de Paul. Aussi bien le discours de l'apôtre ne pouvait prendre la forme d'une harangue populaire. Il traite des questions les plus élevées, en particulier de celle qu'on agitait beaucoup dans les écoles philosophiques : la question de l'origine des choses... ; il rappelle, enfin, le jugement qu'auront à subir les hommes.

Pourquoi l'apôtre n'aurait-il pas pu faire en outre cette admirable profession de monothéisme, laquelle d'ailleurs n'est qu'un développement de celle faite à Lystre, mais adapté aux exigences d'hommes versés dans les questions philosophiques. Ajoutons que si ce discours était pure invention, on ne comprendrait pas très bien pourquoi l'auteur des Actes aurait choisi Athènes comme théâtre d'une prédication qui précisément

ne pouvait y être complète. Paul, en effet, n'a pu achever son exposé de l'Évangile... et il est à présumer que l'auteur, s'il avait fait uniquement œuvre d'imagination, l'eût placé à un endroit plus propice, où la parole de l'apôtre aurait eu des effets de quelque signification. Mais le plus probant à nos yeux est que ce discours, encore une fois, ne porte pas trace d'invention. Il dépasse de beaucoup les facultés de l'auteur du livre des Actes; il y a trop de finesse dans l'exorde, trop de profondeur dans le développement qui s'élève jusqu'à la plus haute philosophie, pour que nous ne retrouvions pas plus volontiers la plume du maître que celle du disciple ou de l'ami. Si l'on objecte que la source *nous* déjà parue (cf. xvi, 10-18) a cessé, nous répondrons que Luc n'en continue pas moins à la transcrire ou à la suivre de très près, ce qui donne une grande précision à ses récits. Or, ce que l'on affirme des faits, on le peut affirmer des paroles prononcées à l'Aréopage et avancer sans trop d'imprudencé que dans la source consultée durent se trouver des idées semblables, soit simplement ébauchées, soit aussi plus développées.

Le caractère grandiose et presque unique du discours d'Athènes est unanimement relevé par les critiques. De Wette le caractérise comme un modèle d'enseignement apologétique. Meyer fait observer « l'élégance et la finesse des expressions, ainsi que le mouvement et le progrès dans le dis-

cours ». Néander y voit « une preuve vivante de la sagesse et de l'éloquence de l'apôtre. Nous y surprenons, dit-il, en quelque sorte la méthode de Paul pour se faire, selon sa propre expression, Grec avec les Grecs, afin de gagner les Grecs à la connaissance de l'Évangile... »

CHAPITRE II

DISCOURS DE MILET

Avec les discours missionnaires que renferme le livre des Actes, nous sommes restés dans la première période de la vie de Paul, celle que M. Sabatier caractérise d'un mot : « le paulinisme primitif ». Avec celui de Milet, nous entrons sans plus de transition dans la dernière période, « l'âge de pleine et forte maturité », après « la jeunesse de la pensée de l'apôtre ».

Précédemment, l'apôtre a dû défendre son Évangile non plus contre des adversaires du dehors, contre les impies et les ignorants, mais contre des frères qui se font de la loi mosaïque une arme offensive. En face de cette nouvelle opposition, l'apôtre revendique ses droits et sa liberté. Éminemment polémique, sa pensée va se développer dans sa vive antithèse avec la tendance judaïsante ; ce sera son âge « viril et héroïque ».

Le discours d'adieu que l'apôtre adresse aux

anciens de l'Église d'Éphèse forme la transition de la seconde période de sa vie à la troisième qui est dominée par l'apparition de l'ascétisme gnostique et par cet autre fait que Paul est en prison. A Milet, on surprend toute la tendresse de son âme, et on admire sa foi sereine au milieu des larmes, son humble et ferme obéissance à l'appel de Dieu. Son apostolat y est bien connu. Les pasteurs d'Éphèse savent qu'il l'a rempli en toute humilité et au milieu des épreuves que ne lui ont ménagées ni ses compatriotes, ni les ennemis de la voie du Seigneur. Son message ne leur est pas davantage étranger : il a prêché avant tout, aux Juifs comme aux Grecs, la repentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ. Et maintenant, il va à Jérusalem où l'attendent des tribulations. Paul ne s'en soucie point. Il fait volontiers le sacrifice de sa vie, pourvu qu'il achève sa course et le ministère qu'il a reçu de son Maître, à savoir d'annoncer la bonne nouvelle de la grâce divine. Pourtant il est inquiet du sort des églises qu'il a fondées : les signes avant-coureurs de ce qui peut en compromettre l'existence ne lui ont pas échappé. Quant à lui, il se déclare net du sang de ceux auxquels il n'a rien caché du conseil de Dieu, et son dernier mot est encore une exhortation à la vigilance : « Veillez, car, après mon départ, des loups cruels fondront sur vous, et de votre sein même des hommes s'élèveront pour enseigner des choses pernicieuses et entraîner

des disciples » (cf. Actes xx, 18-35). Il y a là, dit M. Sabatier, une allusion évidente aux procédés d'interprétation familiers à la gnose. Et cet indice de l'action encore sourde, à cette époque, du ferment gnostique n'est pas isolé. On en peut recueillir de plus explicites qui viennent justifier ces prévisions dans la bouche de Paul. A Rome, des chrétiens ascètes négligent la circoncision et les pratiques pharisiennes, mais insistent sur certaines abstinences : ils ne mangent point de chair, ne boivent point de vin, ne se nourrissent que de légumes. Ritschl voit dans cet ascétisme une suite de l'essénisme dont l'esprit s'infiltrait déjà dans l'Église. A Colosses, cette tendance apparaît plus précise, plus nettement caractérisée. Ses adeptes se distinguent par un ascétisme très rigoureux et des hardiesses spéculatives très aventureuses. Ils ne célèbrent pas seulement les sabbats et les néoménies, mais ils commandent encore de s'abstenir de certains aliments, de certaines boissons. A ce système d'abstinences, ils joignent encore la vénération des anges. Cette vénération était plus qu'une superstition populaire : c'était un objet de spéculation et de science transcendante. Ces êtres célestes étaient divisés en classes et rangés dans une savante hiérarchie qui servait à expliquer les rapports de Dieu et du monde, l'origine et le caractère du mal, la marche des choses et leur fin suprême. Le système ira se transformant et se perfectionnant dans les

grandes écoles gnostiques du commencement du II^e siècle. Mais il est déjà esquissé. Les termes du gnosticisme sont trouvés, et les docteurs de Colosses croient posséder tous les trésors de la vraie sagesse; ils opposent leur gnose à la simple foi des humbles chrétiens (Col. II, 3, 4).

Dans les trois épîtres dites pastorales, c'est le même ascétisme; ce sont les mêmes spéculations fantastiques, les mêmes rêves de l'esprit (I Tim. IV, 1-7). Cependant, le système a une forme plus arrêtée et plus consistante; et cette philosophie est déjà en possession de son nom historique, elle s'appelle elle-même la gnose (I Tim. VI, 20). On ne peut en douter, ce gnosticisme primitif était évidemment une spéculation née dans les cercles juifs et restée judaïsante. D'autre part, il faisait courir de sérieux dangers à la doctrine apostolique. Celle-ci perdait son caractère moral pour devenir une spéculation métaphysique. L'Évangile devenait une mythologie. La rédemption chrétienne n'était plus que la théorie du retour progressif en Dieu de tous les êtres qui en étaient issus. Enfin, la personne du Christ allait se mêler, se confondre et se perdre parmi ces êtres intermédiaires, dans cette hiérarchie d'éons entre lesquels étaient partagées son œuvre et sa gloire¹. L'esprit de l'apôtre était trop pénétrant pour ne pas voir se dessiner de suite la situation dange-

1. Pour ce développement, cf. A. Sabatier, *op. laud.*, p. 222 et suiv.

reuse qui se préparait en Asie-Mineure. Il eut vite compris que le péril s'aggravait du fait que beaucoup ne sauraient pas démêler la différence radicale des deux courants d'idées. « Les Grecs surtout, comme le dit M. Reuss, que le désir de savoir, le besoin philosophique, plus que tout autre motif, avait amenés à l'Église, se tournaient naturellement du côté où ce besoin paraissait recevoir la plus ample satisfaction. Il arriva donc un moment où le vieux parti de la résistance, le parti judaïsant, sembla moins dangereux que le parti du mouvement, celui des nouveaux philosophes¹. »

L'apôtre a fait son devoir : il ne lui reste plus qu'à remettre son œuvre entre les mains de Dieu. Il recommande à sa grâce toute-puissante ces âmes dont il a voulu le salut, et il termine en exhortant ses auditeurs à travailler pour pourvoir à leurs besoins. Ne leur a-t-il pas donné lui-même l'exemple, et n'est-ce pas le moyen de soutenir les faibles, en se rappelant la parole du Seigneur, qu' « il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir » ? Ce mot de Jésus n'a pas été conservé sous cette forme dans nos évangiles, bien qu'on puisse trouver des sentences plus ou moins semblables. Le fait s'explique aisément : les auditeurs immédiats du Seigneur devaient se rappeler une quantité de

1. Voy. Reuss, *Théol. apost.*, I, p. 378.

pareilles maximes qui, n'étant pas consignées dans nos Synoptiques, finirent par se perdre dans l'oubli.

Selon M. Reuss, le discours de Milet est le plus beau d'entre ceux que rapporte le livre des Actes. « La forme même abrégée sous laquelle il nous est parvenu révèle, dit-il, une profondeur de sentiments et une conception du devoir apostolique telle qu'il peut être comparé aux plus touchantes pages des épîtres. Tout nous fait sentir que nous avons ici un résumé fait par un auditeur immédiat¹. »

N'empêche, notre discours, tout comme les autres, a eu ses détracteurs. Zeller, par exemple, se trouve choqué de son caractère trop personnel. L'apôtre ne peut avoir parlé si longuement de lui-même. Seul, un admirateur l'a ainsi mis en avant pour vanter sans mesure son ministère.

Il ne nous semble pas que le reproche ici soit fondé, car alors il faudrait le répéter à propos de chaque épître où la personne de l'apôtre s'affirme sans cesse. De tous les auteurs du Nouveau Testament, Paul est celui qui parle le plus souvent de lui, non volontiers, mais poussé qu'il est par ses adversaires ou par les nécessités de la reconnaissance. S'il glorifie quelqu'un, c'est son Maître, et s'il signale les triomphes de son apostolat, c'est à son Sauveur qu'il les rapporte toujours.

1. Voy. Reuss, *La Bible*, p. 200.

De plus, il faut noter que ce discours est intercalé entre deux passages de la source *nous* (cf. xx, 5-15 et xxi, 1-18), où il s'agit de navigation. Les descriptions qu'on y trouve ne peuvent être ni plus sobres, ni plus précises ; elles ont un caractère d'authenticité évidente qui fait bien augurer pour le reste.

Il est vraisemblable que la source *nous* mentionnait l'appel des anciens de l'Église d'Éphèse à Milet et rapportait quelques-unes des paroles de Paul. Le rédacteur qui écrit après l'événement précise ce que l'épître n'a fait qu'effleurer ; il insiste sur une idée prophétique dont il voit peut-être la réalisation (comme ce qui a trait aux faux docteurs). Le discours a bien été prononcé par Paul ; un témoin auriculaire le rédige, mais sans en faire disparaître ni l'accent ni l'âme. Ce témoin auriculaire est probablement l'auteur du livre des Actes. Et, dès lors, l'objection de Holtzmann, que nous avons réservée, ne saurait nous déconcerter. Ce dernier critique trouve dans le discours de Milet un point faible : ce langage est trop « lucaniste », trop teinté du style de Luc. Cette remarque vient à l'appui de notre thèse, d'après laquelle le rédacteur du discours est l'auteur du livre des Actes.

De Milet, Paul poursuit son itinéraire, malgré les prières de ses compagnons qui le dissuadaient de monter à Jérusalem. Son arrivée dans la ville sainte fut le signal d'une émeute que favorisèrent

les Juifs d'Asie. Pour rétablir l'ordre, le tribun fait saisir cet étranger qui trouble la ville. Désormais, Paul ne sera plus qu'un prisonnier; on ne le verra prendre la parole que pour se justifier des accusations accumulées à plaisir contre lui. Nous avons de cette époque trois apologies que nous allons brièvement passer en revue. C'est d'abord le discours prononcé à Jérusalem, sur les degrés de cette forteresse où va commencer la longue captivité du grand apôtre (Actes xxii, 1-21); c'est ensuite la défense qu'à deux reprises, il présente de sa conduite, une première fois devant le gouverneur Félix et, ensuite, devant le roi Agrippa (Actes xxiv, 11-21; xxvi, 2-24).

Nous allons d'abord étudier le premier et le dernier de ces discours dont l'analogie quant au fond est frappante.

CHAPITRE III

LES DISCOURS APOLOGÉTIQUES

§ 1^{er}. — Les deux discours de Paul : à Jérusalem, sur les degrés de la forteresse, et à Césarée, devant Agrippa.

Ces deux discours n'offrent guère comme intérêt que celui de rapporter un seul et même fait : la conversion de Saul de Tarse. Le livre des Actes contient trois récits de cet événement. Luc le raconte directement une première fois (Actes ix, 1-22); puis, il met encore deux fois, comme nous l'avons dit, la même narration dans la bouche de Paul (Actes xxii et xxvi). Ces trois relations présentent quelques différences. D'après Actes ix, 7, les compagnons de Paul ont entendu la voix qui lui parle; d'après xxii, 9, ils ne l'ont point entendue. D'après ix, 7, ils n'ont vu personne; d'après les deux autres récits, ils ont vu au moins une lumière éclatante. D'après le premier récit, ils restent debout; d'après le troisième, ils sont tombés à terre. Enfin, les paroles que

Jésus est censé avoir adressées à Paul ne sont point les mêmes dans les trois récits. Ce que le Sauveur lui dit xxvi, 16 est mis dans la bouche d'Ananias xxii, 14¹.

On peut encore faire remarquer que la première relation ne mentionne pas l'apparition de Jésus au temple (Actes xxii, 18) et que l'entrevue de Paul avec Ananias y est exposée avec fort peu de détails (cf. Actes ix, 17 et xxii, 12-17). Si Paul est plus abondant, c'est qu'il tient sans doute à constater l'orthodoxie judaïque de ce disciple, ἀνὴρ εὐλαβὴς κατὰ τὸν νόμον, pour faire savoir que les tendances et convictions chrétiennes peuvent très bien s'allier à un attachement sincère aux institutions nationales.

Quant aux différences proprement matérielles, M. Sabatier les déclare insignifiantes. « Il est bien évident, dit-il, qu'elles ne sont point voulues et qu'elles ont complètement échappé à l'attention de l'écrivain. Elles sont de même nature que ces différences que l'on constate entre les répétitions les plus fidèles d'un même récit. Leur raison est dans leur insignifiance même². »

Est-ce à dire que nous soyons sur un terrain aussi historique que le précédent? Nous ne le croyons pas. La source *nous* a cessé avec le verset 18 du chapitre xxi; or, celle-ci est la plus

1. Cf. A. Sabatier, *op. laud.*, p. 39.

2. A. Sabatier, *op. laud.*, p. 42.

sûre en même temps que la plus documentée. Autre remarque : si l'on fait abstraction du passage compris entre Actes **xxi**, 35 et **xxii**, 24, le récit se suit parfaitement. Ne serait-ce pas l'indice que la rédaction du discours prononcé sur les degrés de la forteresse pût être postérieure, sans cesser d'ailleurs pour cela d'appartenir à l'auteur du livre des Actes que telle expression, — celle-ci, par exemple, τὴν ἐδὸν, pour désigner la doctrine chrétienne, — ou tel développement — le récit de la conversion de Saul — trahissent suffisamment. De même, le discours de Paul à Agrippa nous est suspect. Il ne fait pas non plus partie de la source *nous*, et les répétitions des mêmes faits qu'on y trouve, quand on le compare aux autres apologies de l'apôtre, nous inclinent à penser que toute cette séance d'apparat à laquelle assistent Agrippa et Bérénice a dû être imaginée après coup; l'intention visible du rédacteur des Actes est de faire proclamer l'innocence de son héros par toutes les autorités, compétentes ou non, et l'on peut déjà surprendre le procédé qu'il emploie, en se reportant au vingt-troisième chapitre de son livre. L'auteur suppose une séance du sanhédrin où Paul aurait été appelé à se disculper (cf. Actes **xxii**, 30; **xxiii**, 12), et il cite une ébauche de discours qui n'a rien d'original. D'abord, l'apôtre proteste de son attachement à la loi de Dieu, ce qui n'est pas révolutionnaire, mais ce qui a le don d'exaspérer le

grand-prêtre Ananias, à tel point que celui-ci le fait frapper. Suit une scène étrange entre l'inculpé et le « chef du peuple », scène qui, à elle seule, nous ferait douter de l'authenticité du récit. Enfin, notre accusé, qui, malgré les fers, ne répugne pas aux querelles, profite de ce qu'il compte au nombre de ses auditeurs des pharisiens et des sadducéens pour aborder le sujet brûlant de la résurrection et mettre aux prises d'irréductibles adversaires. Nous ne pouvons ni ne voulons nous livrer à une critique détaillée du texte qui nous occupe présentement. Il nous suffira de donner les deux ou trois raisons qui nous paraissent en exclure l'historicité.

D'abord, nous l'avons noté, le caractère singulier que revêt la comparution de Paul devant Ananias a lieu de nous surprendre. Ou bien Paul est aveugle en ne reconnaissant pas la dignité de celui qui préside à son interrogatoire (xxiii, 5), ou bien le grand-prêtre méconnaît brutalement les droits sacrés de l'accusé. Cette alternative ne se soutient pas. En réalité, elle ne se pose pas : il n'y a rien eu vraisemblablement. Ce qui suit n'est point pour nous contredire : on n'y trouve aucune allusion à la division curieuse que Paul aurait fait éclater, dans le sanhédrin, entre pharisiens et sadducéens, à propos de la résurrection. Enfin, si cette fameuse séance avait eu lieu, l'auteur n'aurait pas manqué de la rappeler au moment où les Juifs, complotant la mort de l'apôtre, récla-

maient sa comparution devant le sanhédrin. Il n'eût pas hésité, sans doute, à faire prévoir le refus du tribun qui serait en droit de répondre aux sollicitateurs : « Comment, je vous l'ai amené hier, et vous ne vous êtes pas entendus ! C'est trop, je ne vous livrerai pas celui que vous réclamez. » En résumé, le récit rapporté Actes xxii, 30 ; xxiii, 11, nous paraît être une intercalation. Ce discours, ou plutôt l'ébauche de discours qui y est comprise, est vraisemblablement d'une rédaction postérieure.

§ 2. — Le discours de Paul devant Félix.

Reste le discours de Paul devant Félix. A Césarée, le sanhédrin se fait partie civile contre Paul et introduit une action judiciaire devant le gouverneur Félix. On reproche à l'apôtre d'être un sectaire, un fauteur de troubles intérieurs et un profanateur du Temple. Paul n'a pas de peine à démontrer la fausseté de ces assertions, d'autant moins qu'au moment de son arrestation il accomplissait précisément des actes religieux, conformes à la lettre et à l'esprit de la loi. Est-il coupable d'avoir proclamé en plein sanhédrin sa foi en la résurrection des morts ? Ceux mêmes qui l'accusent partagent son espérance. Sans doute, il suit la doctrine dite des Nazaréens, mais il repousse énergiquement l'épithète de sectaire. Sa

religion n'est autre que la religion de ses pères. C'est là tout son crime, ce qui lui vaut les fers (Actes xxiv, 10-22). Décidément, il en fallait peu au temps de saint Paul pour encourir la prison ; car le christianisme de l'apôtre est ici singulièrement décoloré, et l'on se demande même s'il est vraisemblable que « son évangile » ait pu se confondre à ce point avec la loi, nonobstant l'assurance que Paul avait de trouver implicitement contenus dans celle-ci, sous une forme prophétique ou symbolique, les points essentiels de sa foi¹.

Quoi qu'il en soit, l'apologie de Paul devant Félix n'épuise pas sa théologie. Nous savons, entre autres — et une revue rapide de sa prédication dans les Actes le confirme — que pour le grand apôtre la loi est un joug insupportable ; elle fait sentir à l'homme son esclavage, sans pouvoir l'en affranchir (Actes xiii, 32).

La pensée de saint Paul, sur le rôle et le but de la loi, ne se dessine pas dans les discours des Actes aussi nettement que dans les épîtres. Cependant, l'apôtre nous y apparaît comme le représentant de la liberté chrétienne à l'égard de la loi. Celle-ci n'est nullement nécessaire aux Gentils, pas même comme guide vers l'Évangile. A quoi bon passer par les ombres quand on possède la vraie lumière ? Paul « sait par lui-même qu'il

1. Reuss, *La Bible*, p. 226.

faut être violemment arraché au judaïsme pour accepter Jésus comme le Messie, en sorte qu'il est tout prêt à dire aux Juifs (Actes xxi, 21) : Votre religion juive vous est plus nuisible qu'utile, jetez tout par dessus bord ; et aux païens : Vous êtes aussi bien préparés que les Juifs pour recevoir l'Évangile. Désormais la loi n'est plus nécessaire au salut.

A la prétendue justification légale l'apôtre des Gentils oppose donc la justification par la foi. On le voit proclamer cette grande doctrine à Antioche de Pisidie. Elle y est sans doute moins développée que dans les épîtres postérieures au « paulinisme primitif », mais l'insuffisance de la loi de Moïse pour arriver à la justice est nettement affirmée.

La foi, pour l'apôtre, n'est pas seulement une croyance, la persuasion que Jésus est le Messie, qu'il réalise en lui les promesses faites par les prophètes ; elle est aussi et surtout un sentiment profond du cœur et une détermination virile de la volonté. C'est un acte d'humilité, d'amour et de confiance envers le Sauveur.

L'objet de la foi est parfaitement caractérisé dans l'enseignement de Paul : c'est le Seigneur Jésus-Christ (Actes xvi, 31 ; xiii, 39 ; xx, 24). Par la foi en Jésus, on obtient le pardon des péchés (Actes xxvi, 18), lequel pardon est dépeint comme une ablution, ἀπόλουσις (Actes xxii, 16).

Prédicateur de la justification par la foi, Paul

l'est aussi de la repentance; c'est par la repentance comme par la foi que nous sommes rendus participants de l'œuvre de délivrance et de salut que Jésus est venu accomplir dans le monde. « Je prêchai à tous, dit l'apôtre au roi Agrippa, de se repentir et de se convertir à Dieu, en faisant des œuvres dignes de la repentance » (Actes xxvi, 20). Les termes employés — μετανοεῖν et ἐπιστρέφειν — font bien comprendre la pensée de Paul : cette repentance n'est pas un simple regret, c'est un retour vers Dieu, une conversion qui doit produire des fruits.

CONCLUSION

De ce que nous avons déjà dit, il est facile de voir que la prédication de Paul dans les Actes se concentre sur la personne de Jésus. Après sa conversion, l'apôtre va prêchant partout que Jésus est le Christ et que le Christ est le Sauveur (Actes xiii, 30 et ss.; xvii, 3, 31; xviii, 5; xx, 20, 21). Quelques faits seulement de l'histoire de Jésus nous sont rapportés dans les discours : le jugement devant Pilate, la condamnation, la mort, la descente de la croix, l'ensevelissement (xiii, 29; xvii, 3, 31). Ces faits sont suffisants pour nous montrer que Jésus participe de la nature humaine; son humanité est aussi constatée par sa descendance de David (xiii, 23). A côté de ce caractère, Paul se plaît à relever la puissance divine de Jésus; ce rejeton de la race de David, cet homme de Nazareth est sorti vivant du tombeau : sa résurrection établit son origine divine. C'est lui qui jugera le monde; en attendant, c'est lui qui le sauve. Le Christ a été désigné par Dieu pour

racheter les hommes de leurs péchés et pour déposer en eux le germe d'une vie nouvelle (Actes xvii, 31; xiii, 38).

Jésus-Christ accomplit son œuvre de rédemption par sa vie et par sa mort, par son obéissance et par ses souffrances, par sa résurrection et par sa glorification à la droite de Dieu. Mais le centre de cette œuvre tout entière, c'est la mort sur la croix, et c'est à celle que l'apôtre subordonne tous les autres éléments de l'activité rédemptrice du Sauveur¹. La mort de Jésus est comme la clé de voûte de tout l'enseignement paulinien.

Un autre élément de l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ est sa résurrection; elle est le gage de notre salut — l'apôtre y revient sans cesse dans sa prédication (Actes xiii, 30; xvii, 3, 31; xxiv, 15; xxvi, 8).

Enfin, Paul proclame le salut universel : tous les hommes peuvent entrer au même titre dans l'alliance nouvelle. Sans doute, le peuple juif était le peuple de la promesse; le salut lui avait été destiné avant tous les autres peuples. Mais les Gentils ne sont néanmoins pas en dehors de l'ordre divin : la conscience naturelle est leur révélation, à eux. Dieu appelle tous les hommes au salut par la repentance et la foi en Jésus ressuscité. Et c'est Paul, le pharisien fanatique, le dernier disciple appelé par Jésus, qui proclame le

1. Bonifas, *Essai sur l'unité de l'enseignement apostolique*.

premier l'universalisme chrétien. Désormais, il n'y a en Jésus-Christ ni grec, ni barbare, ni juif, ni païen. Le jour de la fraternité universelle s'est levé sur l'humanité.

Vu :

Le Président de la soutenance,

EDMOND STAPFER.

Vu :

Le Doyen de la Faculté,

A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.....	5

CHAPITRE PREMIER

Discours missionnaires.....	11
§ 1 ^{er} . — A Antioche de Pisidie.....	13
§ 2. — A Lystre.....	23
§ 3. — A Athènes.....	26

CHAPITRE II

Discours de Milet.....	34
------------------------	----

CHAPITRE III

Discours apologétiques.....	42
§ 1 ^{er} . — Discours de Paul à Jérusalem et à Césarée.....	42
§ 2. — Discours de Paul devant Félix.....	46

CONCLUSION.....	51
-----------------	----
